N° 02

Un Hymne à l'Océan

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de l'Ouest-Aven :

'Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs.'

Je le lus une seconde fois, amusé. Une image accompagnait l'article, en noir et blanc. On y voyait un piano à queue qui semblait joli malgré la qualité de la photographie. Je reposai le journal, et me perdis un moment dans mes pensées. Je pris ma décision d'un coup, presque sans réfléchir. Je n'avais rien de particulier à faire, ce jour-là, alors j'irais voir ce piano.

Je sortis de chez moi, et enfourchai ma bicyclette. En quelques coups de pédales, je m'élançai sur la route. Je connaissais bien l'endroit dont parlait le journal. Un coin sympathique pour observer l'Océan, bercé par la brise marine et le son des herbes qui bruissaient tout autour. J'y allais quelquefois me promener.

J'arrivai sur place une demi-heure plus tard, légèrement essoufflé. Je descendis de vélo, et me mis à marcher le long du chemin côtier à la recherche du mystérieux piano.

Je trouvai l'instrument en peu de temps. Il se tenait fièrement, à quelques mètres de la falaise qui tombait à pic dans la mer agitée. Il était vraiment beau, je m'en rendis compte aussitôt, et je me demandai qui pouvait risquer de détériorer un si bel objet en le laissant seul en proie au vent, à l'humidité et aux intempéries.

Mais il n'était pas tout à fait seul, malgré l'heure matinale. Un vieil homme se tenait à quelques pas, l'observant d'un air circonspect. Il avait tout l'attirail du pêcheur breton traditionnel, des bottes au ciré jaune. Je m'approchai doucement, et il se retourna vers moi.

'Drôle de chose, hein ?', lança-t-il en désignant le piano d'un mouvement de la tête. 'C'est pas commun, ça. Non, pas commun du tout.'

Je me contentai de hocher la tête, ne sachant trop quoi répondre. Mon regard balaya les cordes tendues du piano, et les marteaux en-dessous. Je m'en approchai encore, et l'observai avec respect.

'Vous savez en jouer ?', me demanda le pêcheur. Je hochai la tête, et il me fit signe de lui montrer. J'hésitai un moment, puis cédai à mon envie de tester l'instrument, de ressentir son âme sous mes doigts. J'ouvris lentement le rabat, dévoilant les touches du piano.

Une feuille était posée près du centre du clavier, et je me penchai pour la prendre doucement. C'était une partition, d'un type que l'on ne rencontre plus aujourd'hui : au lieu des caractères nets et réguliers créés sur ordinateur, il n'y avait ici que l'encre bleue d'un stylo-plume. Les portées avaient été tracées avec soin sur le papier légèrement jauni, et les notes étaient dessinées dessus avec une élégance qu'aucune machine n'aurait été capable d'imiter. La page était magnifique.

Je me détournai de la forme pour me pencher sur le fond et commençai à suivre mentalement les notes, esquissant la musique qui semblait monter puis descendre à la façon de vagues. J'entamai la troisième ligne lorsqu'une remarque du vieil homme, qui regardait par-dessus mon épaule, me fit sortir de ma concentration. 'C'est du chinois, tout ça.'

Je haussai les épaules. 'Pour vous, c'est peut-être pareil : une langue inconnue que vous n'avez jamais appris à déchiffrer. Mais il y a un sens, derrière. Une *musique*.'

Le pêcheur me fit un petit sourire moqueur. 'Et vous pourriez la jouer, cette musique ? Pour voir ?' Je le regardai un moment, puis hochai la tête. Je m'assis alors sur le tabouret, posai mes doigts sur les touches lisses sans oser encore les enfoncer. J'écoutai un moment le bruit des vagues en contrebas, sentit le vent effleurer mon visage. Je déposai la partition sur le pupitre, et pris une profonde inspiration. Alors, les yeux rivés sur les caractères qui se succédaient sur la page, je jouai la première note.

Mes doigts engourdis par le froid butèrent sur la seconde mesure, puis sur la troisième, mais je sentis le rythme du morceau me pénétrer. Sans m'arrêter, je poursuivis. Les notes s'enchainaient de plus en plus naturellement, douces au début, puis plus vives à mesure que j'avançais. Pendant un instant, il me sembla comprendre comment quelqu'un pouvait décider de laisser un tel piano dans un tel endroit, avec uniquement cette partition. C'était comme s'ils se complétaient, simplement.

Une barre de reprise me renvoya au début de la page, que je passai cette fois sans fausse note, et je rejouai avec un plaisir grandissant les mesures. J'avais presque envie de fermer les yeux, pour mieux ressentir chaque note – mais je ne les connaissais pas assez pour ça.

Brusquement, la paix qui m'habitait vola en éclats. Mes doigts immobiles sur les touches, je cherchai à comprendre pourquoi. La réponse était simple : j'avais atteint le bout de la page. La musique, elle, restait inachevée. En fait, elle ne faisait que commencer, je le pressentais au plus profond de moi. Mais cette unique page de partition ne me laisserait pas aller plus loin. Les dernières notes résonnaient encore dans l'air, mais tout le charme du morceau s'était envolé, et je me sentis profondément frustré. Ce n'était pourtant pas la première fois que je m'arrêtais avant la fin d'une musique. Mais je ne m'étais jamais senti si fortement interrompu. Il faut dire que je cessais rarement de jouer au milieu d'une montée en puissance comme celle qui se dessinait dans les dernières mesures de la page.

‘Ba alors, ça se finit comme ça ?’ Je repoussai de mon mieux la mauvaise humeur qui me gagnait, et hochai la tête. ‘Ce n’est pas vraiment la fin, mais la suite se trouve sur d’autres pages.’

La mélodie du morceau encore pleinement en tête, je décidai de jouer autre chose, pour me changer les idées. Je fermai un instant les yeux, expirai lentement, puis me mis à jouer. Mes mains parcouraient agilement le clavier, mais je ne ressentis aucun plaisir aux notes qui s’élevèrent clairement vers le ciel. Le morceau était pourtant un de mes préférés, mais il me semblait terne, comparé à celui que je venais de jouer. Alors que je le trouvais d’habitude si joyeux et plein de vie, il était maintenant fade et sans vigueur. Pour la seconde fois, je m’interrompis avant d’avoir terminé. Vexé, je fermai le rabat du clavier et me relevai.

Le pêcheur ne fit pas de commentaire. Il se contenta d’un petit ‘au revoir’ comme je m’éloignais. Je pris sur moi pour lui répondre, redressai ma bicyclette posée au sol, et m’enfuis loin du piano.

Je retournai auprès de l’instrument le lendemain. Je ne savais pas ce que j’espérais y trouver. Rien, sans doute. Mais je ne pouvais pas m’en empêcher. La musique que j’y avais découvert me hantait depuis que je l’avais jouée ; c’était sans doute là une raison suffisante pour m’y rendre à nouveau.

Le pêcheur que j’avais rencontré la veille se trouvait encore là, et près de lui un jeune couple qui se tenait par la main. Ils étaient tous les trois penchés au-dessus du clavier. Je les saluai, et ils se tournèrent vers moi. Le pêcheur tenait dans sa main une feuille de papier, qu’il agita dans ma direction.

‘Ah, vous revoilà.’, lança-t-il. ‘Il y a un autre papier, là. Vous devriez pouvoir le jouer, non ? C’était là quand j’ai ouvert le rabat.’ J’acquiesçai, trop curieux pour refuser. Il me tendit la page, que je parcourus des yeux. Mon regard se porta aussitôt vers la fin de la partition, et je soupirai : la fin du morceau n’était pas encore sur cette feuille. Je me résignai et m’assis sur le tabouret, presque oublieux du cadre atypique dans lequel j’allais jouer. Le jeune couple s’était éloigné de quelques pas, et m’observait avec curiosité. Le pêcheur arborait un grand sourire. Je les chassai tous les trois de mon esprit et me concentrai. Mes mains se placèrent d’elles-mêmes sur les touches comme j’observais les premières mesures. J’inspirai profondément, et me mis à jouer.

J’avançais sans difficulté le long de la première page. Je l’avais rejouée mentalement des dizaines de fois, en rentrant chez moi, puis pendant les heures qui avaient suivi, jusque tard dans la nuit comme le sommeil me fuyait. C’est avec un plaisir sincère que je retrouvai ces notes fraiches et vives.

Je passai à la seconde page sans m’en rendre compte, bercé par la mélodie qui allait et venait telles les vagues qui déferlaient en contrebas. Brutalement, le rythme commença à se faire plus

effréné, les accords plus puissants et rapides. C'était comme si une tempête se préparait sur la mer calme jusque-là, et je me retrouvai noyé sous un déluge de notes auquel je ne m'étais pas préparé. Mes doigts ralentirent sous les vagues d'arpèges et les chocs sourds des accords, puis je dérapai sans parvenir à me raccrocher à quoi que ce soit.

Je laissai les dernières notes discordantes s'évanouir, et forçai mes mains fébriles à s'éloigner des touches. Je ne pus retenir un regard en arrière. Le vieux pêcheur restait impassible, attendant tranquillement que je reprenne. Les deux amoureux derrière lui arboraient un sourire amusé, mais sans méchanceté. Je souris à mon tour, et me retournai vers ma partition. Je l'observai avec attention et jouai mentalement chaque arpège, chaque note, jusqu'au bout de la page. Je voyais bien que la fin de la page allait me couper au milieu de ce torrent de notes, mais j'y étais préparé, cette fois. Je ne m'énerverais pas comme la veille.

J'étais tenté d'ajouter quelques doigtés sur la page, mais cela me semblait un sacrilège. J'étais beaucoup trop respectueux de ce morceau et du travail qu'il représentait pour y apporter une imperfection, si minime soit-elle.

Une fois prêt, je me lançai à nouveau, depuis le début. Je passai aisément les premières mesures, et gagnai la seconde page. Là, la difficulté ne tarda pas. Même en m'y étant préparé, ce n'était rien d'aisé. Je mis toute ma concentration dans la lecture, mon regard passant à toute allure du clavier à la page. Je ne pus m'empêcher de ralentir près de la fin, mais évitai des fausses notes trop désastreuses. Je frappai les dernières touches, orageuses, regrettant encore une fois de ne pas pouvoir jouer en entier cette musique qui m'obsédait.

Je me levai une fois les dernières notes éteintes. Le jeune couple m'observait maintenant avec un mélange de respect et d'admiration, mais je savais que je n'y étais pour rien. La magie de cette musique n'était pas mienne ; je n'en avais été que l'interprète.

L'envie de jouer encore me tenaillait, mais je la repoussai. L'heure avançait, et avec viendraient de nouveaux badauds : l'incongruité de la présence de ce piano était assez forte pour attirer les promeneurs, et je ne souhaitais plus qu'un peu de solitude pour revivre cette musique.

Saisi d'une brusque impulsion, je m'emparai des deux pages couvertes de notes, et refermai le piano. Voyant le regard suspicieux du pêcheur, je me forçai à lui sourire. 'Ne vous en faites pas, je les rapporterai demain. J'ai juste besoin de m'entrainer un peu.' Il répondit d'un simple hochement de tête, et je repartis vers ma bicyclette.

Je me mis au travail sitôt arrivé chez moi. Impossible de faire autre chose tant que je n'aurais pas trouvé une fin digne de ce morceau. Je jouai pendant des heures, testant des dizaines, des centaines de façons de terminer la musique. Toutes me paraissaient trop abruptes, trop précipitées. Je

les rejetais, et en cherchais de nouvelles, encore et encore. Je refusais de rester soumis aux caprices de cette personne qui déposait une unique page chaque jour, et pourrait très bien s'arrêter avant la fin.

L'épuisement finit par avoir raison de moi. Je n'avais rien trouvé de convainquant pour achever l'œuvre, mais mes yeux se fermaient d'eux-mêmes, et je m'avouai vaincu. Les notes tournoyant sans trêve dans mon esprit, je mis du temps avant de m'endormir.

Lorsque je retournai près du piano sur la falaise le lendemain, des notes s'en élevaient. Le pêcheur était encore là, observant d'un air neutre le jeune homme qui jouait. Le couple de la veille était là aussi, et ils avaient amené des amis. Ils étaient près d'une dizaine à écouter la musique.

Je m'installai un peu plus loin, et les imitai. Je reconnus rapidement la mélodie : c'était l'air d'une musique de film. Je ne me souvenais plus de son nom, mais elle était jolie et entrainante. Le garçon jouait de tête, de façon un peu précipitée mais sans trop d'erreurs. Pendant qu'il jouait, je me mis à fouiller du regard le pupitre puis les différentes personnes. Je finis par trouver ce que je cherchais, avec un certain soulagement. Une nouvelle page avait bien été déposée. Une jeune femme du groupe la regardait d'un air perplexe. J'observai les deux autres pages, que j'avais ramenées. Je me sentais encore un peu honteux de les avoir prises.

Je me levai, et allai demander la nouvelle page à la jeune fille. Elle me la tendit précipitamment. Je retournai m'asseoir plus loin et commençai à lire les notes, essayant de chasser le nouveau morceau que le pianiste avait entamé. Il ne jouait pas mal, mais sa musique commençait à m'agacer : elle ne convenait simplement pas à ce piano. C'était le piano de la mer, et il n'aurait dû jouer que la musique de l'Océan. Cette réflexion me fit froncer les sourcils. Je me demandai un instant si je ne devenais pas fou à cause de cette musique.

Je me plongeai dans l'étude de la nouvelle page. Je trouvai la suite d'accords et d'arpèges qui avait commencé dans les mesures précédentes. Ce que jouait le pianiste disparut de mon esprit, remplacé par les notes que je lisais. La mer était déchainée, immense et sombre. Terrifiante. Puis, plus rien. D'un coup, elle s'apaisait, toute son énergie disparue. Une mer d'huile, égale où que je me tourne. Rien que l'eau, partout, sans le moindre signe d'humanité. Je commençais à capter un mouvement entre les vagues quand j'arrivai au bout de la page.

Je m'interrompis, et attendis calmement que le piano soit libre, l'esprit empli de cette image d'Océan que m'avait évoqué ce que j'avais lu. Perdu dans mon monde, je ne prêtai aucune attention aux personnes qui m'entouraient lorsque je me dirigeai vers le tabouret, une fois que le jeune homme eut terminé son répertoire. Je m'installai, posai les partitions devant moi, et inspirai, déjà bercé du bruit des vagues. Alors, je me mis à jouer.

Je fis quelques erreurs. J'hésitai plusieurs fois. Mais rien de tout cela n'avait d'importance comme je me retrouvais transporté par les notes. Mon seul regret, lorsque je m'arrêtai, était de

n’avoir toujours pas la fin de ce morceau. Mais je tenais une idée. Je me relevai, abandonnant derrière moi les feuilles, et enfourchai ma bicyclette. J’ignorai complètement les expressions subjuguées de mon auditoire, et regagnai mon foyer. Du travail m’attendait.

Il y avait encore plus de gens lorsque je parvins au piano après une trop courte nuit. J’avais travaillé sans interruption pendant des heures, poussant la piste que je tenais jusqu’à aboutir à un résultat acceptable. Les notes étaient gravées comme au fer rouge dans mon esprit, n’attendant que d’être relâchées.

Le piano était libre, le jeune pianiste de la veille absent malgré la présence des autres membres de son groupe. Je m’installai, ignorant la nouvelle page qui avait été déposée pendant la nuit par le compositeur mystérieux qui jouait avec moi depuis plusieurs jours. Je me concentrai, puis laissai mes mains entamer la musique.

Je jouai la pièce en entier, les trois pages originelles et la fin que j’avais créée au terme d’un travail acharné. J’étais conscient qu’elle était un peu moins bonne que le reste du morceau, mais au moins j’avais une fin. Je laissai résonner l’accord final, posai un trille délicat, et attendis que le silence revienne. Je me sentais satisfait.

‘Ce n’est pas ce qui est écrit.’, lança le vieux pêcheur derrière moi.

‘Ah bon ? Je croyais que vous ne saviez pas lire la musique.’, répondis-je, vexé.

‘Pas besoin de savoir lire pour voir que vous n’avez pas regardé une seule fois la nouvelle feuille. Et puis, ça ne sonnait pas comme avant. C’est moins bien. Je suis sûr que les autres l’ont entendu aussi.’

Je n’osai pas le vérifier. Ce que venait de me dire le vieil homme me laissait un goût amer en bouche. Je me sentais profondément humilié. Et honteux. Car je savais qu’il avait raison. Ce n’était pas aussi bien, malgré tous mes efforts. Mais pour quelle raison est-ce que j’avais cherché à écrire la fin de cette musique, de toute façon ? Ce n’était pas la mienne, je n’en avais pas le droit. J’avais soudainement l’impression d’avoir fait quelque chose de mal, de très mal. Je restai un moment immobile, hésitant. Devais-je tenter de jouer le vrai morceau ? Je ne m’en sentais pas capable. Comment avais-je pu trouver en moi assez d’orgueil pour croire que je pourrais égaler un travail aussi beau que celui-ci ? Je ne regardai la nouvelle page de partition qu’assez longtemps pour voir que le morceau n’était toujours pas fini, et m’en allai. Je sentais les regards des autres me suivre, surpris, déçus. Ils s’ajoutaient à ma honte.

Le lendemain, je décidai de ne pas retourner à la falaise. Je cédai peu après midi. Je croisai nombre de promeneurs, à cette heure-ci, mais personne n’avait osé toucher au piano. Mes

compagnons habituels n'étaient pas là. Je me demandai s'ils m'avaient attendu, le matin, malgré l'échec de la veille. Avaient-ils eux aussi envie de connaitre la fin de cette musique ?

Une nouvelle journée, une nouvelle page. Cela m'en faisait deux, avec celle de la veille que je n'avais pas jouée. Et pourtant, toujours pas de fin. Y en avait-il seulement une ?

Je jouai longuement, attirant un petit cercle d'auditeurs. Je répétai la même musique, encore et encore, reprenant du début, surmontant peu à peu les multiples difficultés qui s'y cachaient jusqu'à ce que l'ensemble soit fluide, sans accroche. Alors seulement, je rentrai chez moi. Ce n'était toujours pas fini, mais presque. Je le sentais. Plus qu'une page, et ce serait bon. Enfin.

J'arrivai si tôt le lendemain qu'il n'y avait que le vieux pêcheur, dans son accoutrement habituel. Il avait ouvert le rabat du piano, et passait révérencieusement une main sur les touches, sans leur faire émettre la moindre note. Il se retourna en m'entendant, et me sourit. 'Je me demande ce que vous allez faire de ça.', me dit-il en indiquant la nouvelle page qui m'attendait. Je fronçai les sourcils.

Sur la nouvelle feuille avaient été tracées nettement des portées, jusqu'au bas de la page, de la même écriture gracieuse et élégante que les autres. Les barres de mesure avaient été placées à intervalles réguliers, et tout en bas se trouvaient deux barres, l'une plus épaisse que l'autre. Les barres de fin. Le morceau s'achevait là.

Mais les portées étaient vides. Aucune note ne venait les orner. Je ne comprenais pas. Je me tournai vers le pêcheur, qui observait tristement la feuille. 'La fin n'est pas là, n'est-ce pas ?', me dit-il. 'Je me demande s'il y aura d'autres pages, maintenant…'

Je l'écoutai à peine. Les mesures vides dansaient devant mes yeux. Pourquoi ? Pourquoi n'y avait-il pas la fin ? Pourquoi me tourmentait-on avec cette musique, si belle mais toujours… inachevée ? Je me sentais volé, trahi. Des jours d'attente et de travail, des jours à ne penser qu'à ça, tout ça pour un morceau sans fin ? Ça n'avait pas de sens, et je craignais de devenir fou si je restais là. Je partis.

Le lendemain, aucune nouvelle page ne m'attendait. Je rentrai aussitôt chez moi. J'y retournai le jour suivant, sans plus oser espérer. À raison. Je retrouvai le pêcheur, fidèle à son poste, quelle que soit la raison pour laquelle il persistait à venir ici. Il me demanda de lui jouer le début du morceau. J'hésitai longuement, puis m'exécutai. Il me remercia, et nous restâmes quelques minutes en silence au bord de la falaise. 'Il va pleuvoir, cette nuit.', déclara-t-il avec assurance au bout d'un moment. Je hochai la tête. Je n'allais pas apprendre à un marin à déchiffrer le temps. J'en savais sans doute plus sur la musique que lui, mais il est des choses sur lesquelles ses connaissances dépassaient de loin les miennes.

Une pensée me vint brusquement. ‘Ce piano… Nous ne pouvons pas le laisser sous la pluie. Il va s’abimer. Ce serait un gâchis terrible…’ Il me dévisagea d’un air impassible. ‘Il ne sera pas laissé comme ça. Quelqu’un s’occupe de le fermer, tous les soirs, et pose une bâche dessus.’ Je ne lui demandais pas comment il le savait ; après tout, il arrivait plus tôt que moi tous les matins, alors peut-être avait-il déjà vu cette bâche. Ce qui m’intéressait davantage, c’était la personne mystérieuse qui se chargeait de la placer. Car il y avait fort à parier qu’elle et celle qui se chargeait de déposer les partitions ne fassent qu’une. Et, si je souhaitais recevoir un jour les dernières notes de ce morceau, c’est à elle qu’il me fallait m’adresser. Je saluai le pêcheur et repartis.

La nuit n’était pas encore tombée lorsque je rejoignis la falaise. Je restai à bonne distance du piano, dans un renfoncement du terrain assez profond pour me masquer, je l’espérais, à la vue de quiconque approcherait de l’instrument. Je n’étais pas certain de passer inaperçu, mais je savais aussi ne pas pouvoir faire mieux avec la végétation locale, si basse. Il faudrait bien que ça suffise.

J’attendis longuement. Une heure passa, puis deux. La nuit tomba, et les derniers promeneurs s’en allèrent avec elle. Je fermai les yeux, et pendant un moment rien ne m’entoura que le bruit des vagues sur la grève et le vent qui balayait la lande. Mais il finit par venir.

Je m’emparai de ma lampe de poche en voyant une silhouette noire se découper sur le ciel obscur. Le cœur battant, j’attendis encore. La silhouette s’approcha du piano, et je la vis s’agiter. Je supposai qu’elle devait couvrir l’instrument – c’était mon homme. Je m’élançai brusquement, ne ralentissant que lorsque je trébuchai sur le sol inégal. La silhouette se tourna vers moi comme je comblais les derniers mètres qui me séparaient d’elle, et je l’éclairai du faisceau de ma lampe torche. Elle se protégea les yeux d’un bras comme je l’aveuglais, mais je la reconnus malgré tout. Le vieux pêcheur. J’abaissai ma lampe.

‘Vous ! J’aurais dû m’en douter.’ Sa surprise passée, l’homme me regarda de son air neutre. Je refusai de me laisser déstabiliser. ‘C’était vous depuis le début, n’est-ce pas ? Et vous qui faisiez semblant de ne rien connaitre à la musique. J’aurais dû me douter qu’il fallait un marin pour faire un morceau comme celui-ci. Le morceau de l’Océan…’ Il tenta de protester, mais je ne lui en laissai pas le temps. Je venais de me rappeler la raison de ma venue. ‘Pourquoi ? Pourquoi refusez-vous de me donner la fin de ce morceau ? Quel est votre but ? Pourquoi avoir amené ce piano ici ? Dites-le moi !’

‘Laissez-moi parler, enfin ! Je vous ai donné tout ce que j’avais. La fin, elle n’existe pas. Et elle n’existera jamais, sauf si vous m’aidez.’ Brusquement calmé, j’attendis qu’il s’explique. Le vieil homme gardait les poings serrés, les jointures blanchies. Il resta si longtemps silencieux que je craignis qu’il ne dise plus rien. ‘Asseyons-nous.’, déclara-t-il finalement. Pour la première fois depuis que je le connaissais, il s’installa sur le tabouret. Le regard baissé vers le sol, il semblait perdu dans ses pensées. Des pensées difficiles. Je m’installai sur une roche saillante, et attendis patiemment

qu'il trouve ses mots. Maintenant que je sentais que le mystère allait s'éclaircir, j'étais saisi d'un calme profond.

'Je n'ai jamais joué de piano, de toute ma vie. Je suis un pêcheur, et ma vie, c'est la mer, pas la musique. C'est ma femme qui jouait. C'est… C'était son piano.' Il marqua une longue pause, puis reprit, sa voix tremblant légèrement. 'Nous habitions une maison près de l'eau. Tout près d'ici. Souvent, je partais en mer. Pendant plusieurs semaines. Alors, elle faisait du piano. Elle jouait pendant des heures, depuis le salon. On y entendait le bruit des vagues. C'est là qu'elle a écrit cette musique. Et, chaque fois que je revenais, elle l'avait avancée un peu plus.' Il inspira profondément, puis expira lentement. 'Elle disait que… lorsqu'elle l'aurait terminée, je ne serais plus obligé de partir, et que nous resterions ensemble. Je ne sais pas d'où elle tirait cette idée. Mais… Elle ne l'a jamais finie. Il restait cette dernière page, et… Elle est tombée malade avant. J'étais en mer. Je n'ai rien su avant mon retour et… il était déjà trop tard. Elle était partie.'

Je hochai la tête, incapable d'articuler le moindre mot. Certains disent que la musique rend plus vulnérables aux sentiments ceux qui en jouent souvent. Je ne sais pas si c'est vrai, mais l'histoire de ce vieil homme m'émut profondément.

'J'ai toujours regretté de ne pas avoir pu lui dire au revoir. Adieu. Le piano sur la falaise… C'était pour lui rendre un dernier hommage. Pour attirer quelqu'un qui puisse finir cette musique, comme elle-même l'aurait fait si elle en avait eu le temps. Quelqu'un comme vous. Pour me racheter de ne pas avoir été là à la fin. Pour ne pas avoir été assez là, depuis le début.'

De longues minutes s'écoulèrent. Lorsque je me sentis prêt à parler, je me levai et me plaçai devant lui. 'J'essaierai.', promis-je. 'J'essaierai de la finir. Pour elle, et pour vous.'

Je m'étais juré de ne plus chercher de fin à ce morceau, après l'humiliation précédente. Mais il me semblait que, comme j'avais une bonne raison de le faire cette fois-là, les choses seraient plus simples. Il n'en était rien. Au contraire, conscient de la symbolique de cette musique, j'avais des attentes encore plus élevées. La fin de ce morceau devait être de la même qualité que le reste.

Je cherchai pendant des journées entières. Je m'y mettais en me levant le matin, et poursuivais après la tombée de la nuit, de plus en plus découragé. J'en perdais le sommeil, mais rien de bon ne me venait. Je cherchais à remplir la dernière page, mais ses belles portées calligraphiées restaient désespérément vides. C'était comme si le morceau ne voulait pas être fini.

Comme je me disais ces mots, la solution me vint, simple, limpide. Soudain, je compris. Avec des mains tremblantes d'excitation et de fatigue, j'ajoutai quelques mots à la suite des dernières notes. Epuisé, je m'endormis quelques minutes après.

Je partis vers la falaise dès que je me levai. La silhouette du vieil homme m'y attendait, tournée vers les flots, sa posture trahissant toute la lassitude qu'il devait ressentir. Il n'avait pas dû dormir plus que moi depuis la nuit où je l'avais surpris.

Je le rejoignis, et il se tourna vers moi. Je lui tendis alors la dernière page, toujours vierge. Il la prit entre ses mains calleuses d'un air dubitatif, comme s'il peinait à concilier mon expression sereine et l'absence de nouvelle note. Sans m'expliquer, j'ouvris le piano et plaçai les pages sur le pupitre. Je n'en avais plus besoin depuis longtemps, mais elles me semblaient à leur place, ici. Je fermai les yeux pour m'imprégner de l'atmosphère qui régnait, de l'air iodé, du bruit des vagues et du souffle du vent, des cris des oiseaux et du silence du vieil homme. Alors, je commençai à jouer.

J'allais lentement au départ, doucement. Mes doigts, même froids du trajet à bicyclette, étaient sûrs et précis sur ces notes que j'avais si souvent jouées au cours des derniers jours. Petit à petit, je m'approchai de la première montée. Les vagues commencèrent à se former autour de moi, le vent à rugir. Le gréement se mit à craquer sous les assauts furieux des arpèges. Les voiles gonflées par les accords m'emmenaient toujours plus vite à l'assaut des déferlantes. Mais je tenais bon. Croches et double croches s'élevaient devant moi, mais je les franchissais. Sans fausse note, je restais à flot. La mer était redoutable, mais je la connaissais. Mes doigts volant sur les touches, je passai la tempête.

Alors, brusquement, le calme survint. Toute la violence précédente était oubliée. Le vent, retombé. Quelques notes solitaires me faisaient avancer doucement. Petit à petit, des accords, très doux, s'y ajoutèrent. Un trille, aérien, quelques croches. Je reprenais de la vitesse. À nouveau, une montée. Un vent puissant. Des vagues, des notes, pêle-mêle. J'arrivais à la fin de la dernière page. Les vagues retombaient doucement, mais le vent soufflait encore. De plus en plus légèrement. Alors, je posai la dernière note. Je lus sur la partition les seuls mots que j'y avais écrit. *Da capo, al infinito.* Littéralement, 'du début à l'infini'. Et alors, je repris au début.

Le calme. La tempête. Entre les deux, un infini de nuances et de variations. Pianissimo, fortissimo, tout s'enchainait, tout y passait. Le piano murmurait, il hurlait, il chantait. C'était un hymne à l'Océan qui en sortait.

Alors que j'entamais le morceau pour la troisième fois, je me demandai comment j'avais pu passer tant de temps à chercher une fin. J'aurais dû le voir plus tôt, pourtant. C'était le son de l'Océan, que je jouais, celui des vagues et du vent, des mouettes et des navires. Qui a déjà vu l'Océan s'arrêter ? Qui a déjà vu les vagues se figer ? Rien n'est fini. Tout change, mais tout se poursuit. J'aurais dû le voir plus tôt.

Je jouai pendant des heures. Combien, je l'ignorais, perdu dans un autre lieu, un lieu où le temps n'avait pas son emprise. Je jouai tant que mon corps le supporta, tant que j'en eus la force. Peu à peu, mes doigts s'engourdissaient. Mais je ne craignais pas de me tromper. En fait, je l'avais déjà

fait. Un moment plus tôt – quelques heures, ou quelques minutes – j'avais enfoncé une mauvaise touche. Mais la musique s'était comme modifiée d'elle-même, s'adaptant à ce changement. Depuis, elle ne cessait de varier, semblable et différente à la fois, comme une vague et la suivante se ressemblent sans être les mêmes.

Je laissai mourir la musique lorsque mes doigts n'eurent plus de force. Je restai un moment déstabilisé, ne sachant plus où j'étais, ni ce que j'y faisais. La nuit était tombée. Je me demandai si j'étais devenu fou.

Un bruit de sanglot me ramena à moi. Je me tournai, et vis le vieux pêcheur qui pleurait doucement en me regardant. Je craignis un moment d'avoir fait une erreur et me levai, prêt à m'excuser. Il s'approcha brusquement de moi, et m'étreignit, si fort que j'en eus presque mal. Alors, entre deux sanglots, il murmura simplement : 'Merci.'